

Ces fellahs qui firent la richesse de l'Égypte

Historama N°56, octobre 1988

Dans le ciel vole un couple d'oiseaux. D'un geste sûr, le boomerang d'Einefert s'abat sur l'un des volatiles. Pourtant, Einefert n'est pas australien ; la scène se passe sur les bords du Nil,... au XXVe siècle avant J.C. Les fresques des Mastabas n'ont pas fini de nous étonner: dans ces tombeaux, des milliers d'images glorifient la nature et constituent notre meilleure documentation sur la vie quotidienne des Égyptiens de l'Ancien Empire.

Les serviteurs privilégiés des pharaons, les princes et les scribes de haut rang aimaient à se faire enterrer près de leur maître. Leurs sépultures, groupées autour du tombeau du roi, formaient de véritables quartiers funéraires constitués de centaines de mastabas. A l'instar de leurs souverains, ces illustres défunts emportaient avec eux non seulement des vivres et des objets, mais également de nombreuses images. Sculptées, gravées ou peintes par milliers à la manière d'une véritable bande dessinée, ces représentations sont notre meilleure source de connaissances sur la vie quotidienne des habitants de la vallée du Nil, oasis au milieu du désert.

Paradoxalement, le décor mural de ces gigantesques cités des morts n'a rien de funèbre. A la différence des fresques qui orneront plus tard les hypogées de la vallée des Rois, celles qui tapissent les murs des mastabas de Saqqarah, de Dachour ou de Meïdoum ne font jamais allusion aux mystères de l'autre monde. Bien au contraire, elles glorifient la vie, le bonheur, les bienfaits de la nature féconde.

Parmi les différents thèmes abordés, les plus nombreux concernent l'agriculture et l'élevage, dont dépendait la prospérité du royaume.

Les anciens Égyptiens ne connaissaient que trois saisons. La première, akhit, d'une durée de quatre mois, commençait avec la crue du Nil qui recouvrait la vallée tout entière. Dès que la terre était sortie de l'eau, les paysans se mettaient au travail, semant, labourant, irriguant leurs champs sans répit. Cette deuxième saison, dite perout, s'achevait quatre ou cinq mois plus tard, avec le début de la moisson, ou chemou, qui clôturait le cycle.

L'un des plus beaux tombeaux de Saqqarah, le mastaba de Ti, est orné de nombreuses scènes champêtres. « Ami unique », « chef des secrets », « chef des travaux du roi », « directeur des pyramides » de Néferkarê et de Niousserrê, ce grand personnage de la Ve dynastie a, notamment, fait sculpter par un artiste exceptionnel d'admirables scènes de moisson. Sur l'un des panneaux de sa dernière demeure, par exemple, des faucheurs travaillent dans un champ d'orge. Pour les encourager, un musicien joue de la flûte accompagné par l'un des manoeuvres qui frappe dans ses mains pour battre la mesure. Le tombeau de Ti nous a transmis le titre de deux chansons de ce répertoire populaire : « Les Boeufs » et « Je me suis mis en route ».

Tout en fauchant, les moissonneurs s'interpellaient parfois sur un ton assez vif. « De la bière pour celui qui coupe l'orge », « Je te dis, ainsi qu'aux camarades autant qu'il y en a, que vous êtes des fainéants », peut-on lire à ce propos au-dessus de certains personnages.

Les Égyptiens ont tâtonné longtemps avant d'identifier les animaux qu'il était utile de domestiquer. Leurs cheptels, aussi prospères que leurs champs, comprenaient bien sûr des boeufs, des ânes, des porcs, des chèvres de préférence aux moutons, mais aussi des gazelles, des cerfs, des oryx et des bubales. Quant aux basses-cours, elles regorgeaient d'oies, de canards dodus et... de grues !

Les remarquables fresques du tombeau de Ti peuvent à cet égard être considérées comme un excellent traité d'agronomie et d'élevage. En effet, l'artiste choisi par le maître des lieux n'a omis aucune des activités qui constituaient à cette époque le quotidien d'un grand domaine. Ce dessinateur a ainsi consacré de nombreux panneaux à l'élevage des troupeaux, dont on suit le cheminement du champ à l'écurie. Le tombeau de Mera nous montre une scène étonnante, le gavage des hyènes. Utilisés, comme on le verra plus loin, pour la chasse, ces animaux étaient renversés sur le dos et solidement entravés par des aides, qui introduisaient ensuite dans leur gueule des quartiers entiers de volaille, peut-être, ainsi que le pense M. Gaillard, auteur d'un ouvrage sur les animaux domestiques de l'Égypte ancienne, pour leur ôter le goût du gibier ?

Une grande partie de la vallée du Nil était couverte de marais. Véritables paradis du chasseur et du pêcheur, ceux-ci fournissaient à la population, en particulier dans le nord du pays, l'essentiel de sa subsistance.

Au cours des siècles, les autochtones avaient mis au point de nombreuses techniques de pêche et élaboré dans le même temps un matériel très efficace. Les fresques de l'inépuisable tombeau de Ti nous montrent un pêcheur à la ligne solitaire, muni de son panier repas, confortablement installé sur une barque minuscule. Sur une autre fresque, celle de Kagemni, on distingue nettement que la ligne, pourvue d'un appât, est munie de cinq crochets. Dès que l'animal un de ces gros poissons à barbillons que les naturalistes nomment clarias, a mordu à l'hameçon, le pêcheur tire lentement sa tête hors de l'eau et l'assomme d'un vigoureux coup de maillet. Sur un bas-relief du tombeau de Mera, les pêcheurs de quatre embarcations posent et retirent des nasses des lignes et des filets. Comme son confrère du tombeau de Ti, le pêcheur à l'épuisette préférait en général s'isoler. Penché sur le

rebord de sa barque de papyrus, il lui fallait faire preuve de patience en attendant que les poissons s'aventurent dans le filet. D'autres pêcheurs utilisaient des nasses d'osier affectant la forme d'une bouteille. D'un grand rendement, elles étaient souvent posées près du rivage.

La pêche à la senne enfin, beaucoup plus communément représentée que la pêche à la ligne, à la nasse ou à l'épuisette, se pratiquait sur tout le cours du fleuve. Chez Ti encore, dix hommes nus, répartis en deux équipes, se sont attelés aux câbles d'un filet long d'une dizaine de mètres. Ils le tirent hors de l'eau à la main et à l'épaule au moyen d'une bretelle dont le bout est fixé à une petite boule de bois. Penché sur une longue canne, leur chef surveille l'opération. Lorsque la prise est bonne, les pêcheurs expriment leur joie en utilisant l'une des trois ou quatre formules rituelles : « Il y a des poissons à souhait », « Tel pêcheur, tel filet », « il vient, quel beau tas il apporte », « Apporte-le, camarade ! Il est lourd ! ». Une fois débarrassé des poissons et nettoyé, le filet est mis à sécher sur un porte-filet. Harassés, les pêcheurs formant un long cortège devaient encore présenter les prises du jour aux scribes du domaine. Sur un bas-relief du tombeau de Kagemni, cet épisode a été traité avec beaucoup de minutie. On peut y voir les employés s'avançant en procession avec leurs prises, des mulots et des carpes, mais également de gros poissons qui pendent le long d'une perche. Les dix personnages à l'air grave qui les attendent avec les bras croisés sont des scribes. Ils sont chargés de comptabiliser la pêche et de la répartir équitablement entre les journaliers. Un pêcheur, accroupi devant le scribe des équipes, déclare « Le compte fait 100. » Deux de ses camarades l'ont déjà précédé. Ils emportent chacun quatre poissons de bonne taille et s'éloignent en disant : « Nous voilà approvisionnés. »

Les notables, qui préféraient la pêche au harpon, utilisaient parfois cette arme pour chasser l'hippopotame. Plus solide que celui du pêcheur, leur harpon, muni d'un unique crochet, s'enfonçait profondément dans une lance consolidée par une corde qui en faisait le tour. Longue de deux mètres environ, elle était réunie à un chapelet de flotteurs constitués de paquets de joncs destinés à fatiguer l'animal.

La chasse au filet, déjà une méthode de braconniers

Plus ludique qu'efficace, le bois de jet ou boomerang était particulièrement prisé par les Egyptiens, . qui l'importaient de l'étranger. Au 15^e siècle avant Jésus-Christ, par exemple, les envoyés de la reine Hatchepsout en rapportèrent une grande quantité du pays de Pount. Un jeune Egyptien du nom d'Einefert, dont le mastaba est maintenant au musée de Karlsruhe, pratiquait ce sport avec adresse. Conduit près d'un fourré de papyrus dans une superbe barque zoomorphe, Einefert abat un couple de volatiles sous le regard attendri de son « épouse chérie », représentée à son côté respirant une fleur de lotus.

Enfin, les Egyptiens pratiquaient couramment la chasse au filet. A cet effet, ils avaient mis au point un système encore utilisé par les braconniers du centre et du midi de la France au début du 20^e siècle, qui leur permettait de capturer en peu de temps un grand nombre d'oiseaux vivants. Dans le tombeau de Ti, figurées sur trois registres, on suit aisément les différentes phases de cette partie de chasse. Tandis qu'un personnage enfonce un gros piquet dans le sol, ses compagnons dressent l'armature d'un filet, déroulent une corde, apportent provisions et accessoires. Après avoir attiré les oiseaux dans le piège, ils laissent tomber brusquement sur eux deux nappes de filets, qui se referment ensemble sur leurs proies à la manière de deux volets.

Un bas-relief de Ptah-hotep nous renseigne sur les différents types de gibiers que le chasseur pouvait rencontrer dans le désert : des gazelles, des loups, des panthères, des lions et des taureaux sauvages. Les chiens du chasseur, des lévriers réputés pour leur ardeur et leur férocité, sont également représentés en action. L'un saute sur le dos d'un oryx, l'autre mord un bouquetin, un troisième renverse une gazelle. M. Gaillard, nous l'avons vu, a démontré que les habitants de la vallée du Nil avaient également domestiqué les hyènes. Ce que nous confirme le bas-relief du tombeau de Ptah-hotep où l'on voit quatre lévriers et deux hyènes tenus en laisse par un chef d'équipe. Un très jeune lévrier et un petit d'hyène, qui font leur apprentissage de chasseurs les accompagnent.

Lorsqu'ils ne construisent pas de grands monuments ou que les travaux des champs ne mobilisent pas toute leur énergie, les Egyptiens aiment prendre du bon temps, se retrouver entre amis pour chanter et s'enivrer au moyen d'une sorte de bière faite avec de l'orge ou du froment et des dattes.

Outre les congés légaux - il semble en effet que le premier jour de chaque décade ait été une manière de dimanche - les Egyptiens bénéficiaient des nombreux jours chômés imposés par les grandes fêtes religieuses.

Dès qu'apparaissait l'étoile Sirius, qui marquait le début de l'année, les grands et le peuple étaient invités à célébrer la fête de la lumineuse déesse Sôpdit. Elle était suivie de la fête d'Opet, au cours de laquelle le grand vaisseau sacré d'Amon remontait le Nil sous les acclamations d'une foule immense. Durant les fêtes de Bubaste, des milliers d'Egyptiens abandonnaient leurs occupations, montaient dans des barques et ne cessaient plus de danser et de chanter au son des flûtes et des crotales. Plus décharnée encore était la fête de l'ivresse, ou Tekhi, qu'on célébrait le premier jour du deuxième mois. Enfin, dans chaque nome, dans chaque ville, il était obligatoire de fêter une fois l'an le dieu qui en était le maître et le protecteur.

Tous, de l'humble paysan au pharaon, adoraient la musique et la danse. Observateurs fidèles des coutumes et des usages nationaux, les artistes ont souvent représenté sur les murs des tombes, des musiciens en concert et des danseuses exécutant des figures. Ptah-Hotep, agissant en hédoniste, semble avoir voulu combiner tous les plaisirs à la fois. Le sculpteur l'a représenté confortablement assis dans un fauteuil à pieds de lion, livrant en même

temps sa tête au coiffeur, ses mains et ses pieds au manucure et au pédicure. Tandis qu'il écoute ses musiciens qui commencent à jouer, un serviteur installe sous son siège ses animaux familiers, un singe et trois lévriers. D'autres entassent devant lui des fleurs, des fruits et des liqueurs. Enfin des orfèvres nains lui présentent de somptueux colliers. Ti, quant à lui, dispose de nombreux musiciens et d'une troupe de jeunes danseuses court-vêtues.

Sous la Ve dynastie, les danses étaient, semble-t-il, gracieuses et décentes. Les ballerines, vêtues d'un jupon soutenu par des bretelles, exécutaient une sorte de marche ou de procession au cours de laquelle elles arrondissaient leurs bras au-dessus de la tête. Avec le temps, les mouvements deviennent plus échevelés. Certaines danseuses utilisent alors des instruments terminés par des têtes de gazelle, qu'elles font claquer les unes contre les autres pour marquer les temps forts et accentuer le rythme. D'autres renversent leur corps en arrière en tenant sur une jambe et en levant l'autre le plus haut possible. Les noms de quelques-unes de ces danses, qui ravissaient les propriétaires des tombeaux, nous ont été conservés. Pierre Monet a cru pouvoir les traduire ainsi : « Voici le rapt de la belle », « Voici la danse, prise de l'or », « Voici la danse de secouer », « Voici la danse, la prise du bateau ».

Si la danse n'était pas l'apanage exclusif des femmes, les hommes, les jeunes gens et les garçonnets se livraient de préférence à des exercices plus proches de la gymnastique que de l'art chorégraphique. Ainsi, sur deux bas-reliefs des tombeaux de Ptah-hotep et de Mera, des jeunes gens se livrent à des exercices violents que le maître du tombeau prend visiblement le plus grand plaisir à surveiller. Chez Mera, par exemple, un groupe de six garçons est réparti en deux camps égaux, chacun des joueurs empoignant à bras le corps celui qui le précède. Les premiers de chaque camp sont face à face, pied contre pied. Les mains s'entrecroisent et chacun essaie d'entraîner l'autre ou de lui faire perdre l'équilibre. Pendant ce temps, les deux « arrières » de chaque camp encouragent leur chef de file en criant « Ton bras est plus fort que lui, beaucoup. Ne faiblis pas avec lui ! »

Agenouillé et roué de coups par ses camarades

Plus loin, sur ce même bas-relief, deux garçons sont assis par terre, les bras et les jambes tendus, le talon gauche sur la pointe du pied droit, les mains prêtes à recevoir trois coureurs qui se dirigent vers eux en criant : « Cramponne-toi, me voici qui viens, camarade ! »

Ces divertissements étaient parfois violents. Ainsi, chez Mera et chez Ptah-hotep, un garçon agenouillé est roué de coups par ses camarades. Un autre, les mains liées, est entouré par six autres garçons, qui s'apprêtent à le frapper avec des bâtons terminés par des mains et des panaches de roseaux.

Comme le pensait Hérodote, les Egyptiens étaient différents de tous les autres hommes. Très religieux, ils ont été capables de consacrer une énergie considérable pour édifier, à seule fin de conserver intact le corps momifié de leur roi, des mausolées colossaux. Cet acharnement est en partie responsable de l'idée que la plupart de nos contemporains se font de cette civilisation celle d'un peuple pieux, industrieux, uniquement préoccupé par son devenir dans l'au-delà.

Si elles confirment en partie cette volonté, les fresques de Saqqarah démontrent aussi que les hommes de la vallée du Nil étaient également attentifs à leur environnement et qu'ils ne dédaignaient pas, à l'occasion, de goûter aux nourritures terrestres.

Pierre Forni